Jean-Jacques Kissling

PLACE DES NATIONS, GENÈVE

2064, L'ANNÉE DES POÈTES EXTRAIT

ÉDITION JJK

Pour composer ces développements sociétaux et politiques, je me suis imprégné de ce que j'ai vu comme photographe et pigiste autodidacte à Genève et dans le monde. Je suis un témoin de nombreuses aventures, de villes magiques, de rencontre avec de belles personnes. Pour construire ces récits, j'ai eu à disposition une panoplie d'idées émises par des étudiants/es, des ONG, des associations, opposées au monde politique, économique, patriarcal et militariste qui se profile. Le féminisme, la démocratie, le multiculturalisme, le pacifisme, le salaire universel, la fin des frontières montrent leur efficacité, quand on s'y attarde. Les 4 textes ont une trame commune, le prix Nobel de la Paix, un journaliste genevois, sa femme st-pétersbourgeoise férue de culture, un téléphone personnel assisté par une intelligence artificielle, la recherche de la qualité de vie, la sauvegarde de la biodiversité et la défense du climat.

Des mots pour des maux

L'année des poètes.

PREMIER REPORTAGE.

Cette fin 2063 est à l'image de son début, incertaine. La société vit à crédit, les humains au jour le jour. Les contrats de travail sont de deux mois maximum, difficile, dans ces conditions, de se dessiner un avenir. La dégradation du climat pousse des millions de réfugiés sur les routes, la sous-mission et les guerres sont les seules réponses des gouvernements. Depuis une dizaine d'années, je suis photoreporter indépendant, spécialiste de l'environnement. Mais les gens ne s'intéressent plus à la nature qui les entoure, trop inquiétés par leur porte-monnaie. Comment honorer les factures à la fin du mois. Les reportages photo ne se vendent plus, la presse est moribonde. Le quotidien, le Courrier de Nuit, m'a engagé le mois dernier comme pigiste. C'est le dernier journal francophone à être imprimé la nuit, pour offrir à ses lecteurs des informations de qualité, à lire avec le café du matin. La concurrence s'est spécialisée dans la presse people, de sport et de loisirs. Des thèmes qui ne froissent jamais les gouvernements. Ils sont disponibles en fin d'après-midi, pour être lus dans les transports publics, un plaisir apprécié après une dure journée de labeur. Je suis le seul autodidacte de la rédaction, mes collègues diplômés m'ont à l'œil, mais avec le temps, ce couac académique tend à se dissiper. J'occupe un petit bureau, au fond de la rédaction. On m'a donné la locale, personne ne voulait s'occuper des chiens écrasés ou des géraniums de la rue Baulacre. Je suis à l'opposé de la cafétéria, alors quand je vais me tirer un café, je papote à l'aller et au retour. J'ai le verbe hésitant par naissance, je teste mes tournures de phrases sur mes collègues et j'observe leurs réactions, ça m'aide beaucoup. Mon travail de photographe a aiguisé mon sens de l'observation. Avec de l'entraînement et de la volonté, j'arrive à transformer les pixels de mes images en mots que j'étale sur du papier. J'arrive devant le bureau de Fatima, c'est notre rédactrice en chef, elle me fait signe de rentrer et me demande pour la première fois de fermer la porte, souvent elle me reprend pour quelques erreurs, sur un article de la veille. C'est bon d'apprendre, ça évite de vieillir, je me dis ça tous les matins.Fatima m'explique.

— Il s'est passé quelque chose dans la Champagne, rien d'extraordinaire, une usine de frites industrielles détruite par un incendie, la semaine dernière. Les journaux en ont parlé, selon les autorités tout est rentré dans l'ordre. Ce matin, trois rédacteurs français m'ont informé que leurs journalistes avaient été menés en bateau par les autorités locales, qu'il leur était impossible de mener une enquête digne de ce nom sur place. Le champagne est un des dix indices de la croissance mondiale, mes 3 confrères demandent si le Courrier de nuit pourrait discrètement voir ce qui se passe sur place. J'ai pensé à toi.

— Pourquoi moi ?

Fatima.

— Tu es le seul de la rédaction à ne pas avoir de carte de presse. De nos jours, les journalistes agréés sont trop surveillés. Les entreprises connaissent tous nos faits et gestes, leurs relations publiques nous attendent de pied ferme à chacun de nos déplacements. Par contre, toi, tu passes inaperçu, tu fais comme à ton habitude, tu parles du temps qu'il fait, tu notes tes observations, qui, je dois le remarquer, sont souvent proches de la réalité.

— Quel honneur !

Fatima.

— L'incendie de la friterie est le cheval de Troie de l'économie du luxe. Un des piliers de l'insolence capitaliste et bourgeoise qui nous asservit.

— La friterie, c'était une caravane sur une aire de repos.

Fatima.

— Non, c'est de la technologie de pointe, avec un kilo de patate, ils font cent kilos de frites. L'usine produit cent mille tonnes de frites par jour, elles sont exportées dans 170 pays, l'usine fait partie de groupe Nord-Sud fast food. Officiellement, c'est des huiles usées qui ont pris feu, engageant de gros nuages noirs. Les fumées grasses ne sont pas dangereuses pour les populations, juste une vilaine odeur de friture flotte sur le mont de Reims. Selon leurs spécialistes, les particules de graisses amenées par les vents se dissoudront dans les eaux des premières pluies. Mais comme je te l'ai dit, les journalistes n'ont pas pu poser les questions qu'ils voulaient.

— Passionnant mon premier reportage sur le terrain, comment procède-t-on ?

Fatima.

— Le mieux est de passer pour un touriste, je viens de verser de l'argent sur le compte de ton terminal, il y a les BUS sur l'autoroute, celui de Lille s'arrête à Épernay. Reste deux à trois jours sur place. Si tu ne trouves rien, rentre. Si je ne te vois pas, c'est que tu as quelque chose à creuser. Évite de contacter la rédaction avec ton terminal.

CHAMPAGNE POUR LES UNS, CAVIAR POUR LES AUTRES.

Les BUS (Business Urbain Save), je déteste ces tubes de 300 places qui se traînent sur les autoroutes à 70km/h. Pour aider l'économie touristique, les chambres du commerce ont mis au point ce système de transport interurbain. Ces navettes géantes autonomes et sans pilote sont gratuites, à condition que l'on consomme dans un nombre de commerces conséquent à la

distance parcourue. Pour un Genève - Épernay, je dois acheter des produits ou des services dans six établissements libellés Bonus BUS de la région. Les arrêts des BUS se trouvent sur les aires de repos des autoroutes. Pendant le trajet, je suis obligé de regarder en continu les films publicitaires, qui tournent en boucle sur les fenêtres-écrans. Arrivés à l'aire de repos de Champagne Sud, une dizaine de taxis attendent les éventuels passagers pour effectuer les quinze derniers kilomètres jusqu'à Épernay. Je prends le plus pourri, une Smart électrique, modèle 2045, pneu plein. Mon sac coincé sur les genoux, nous parlons des saisons qui deviennent folles. Pierre-Henri mon chauffeur jure comme un charretier, il est obligé de suivre une déviation, un détour de trente kilomètres, ça le stresse. Je lui demande ce qui se passe.

Pierre-Henri.

— Je hais les frites, depuis tout petit déjà, mais maintenant que cette putain d'usine nous a pété à la gueule, la région ne tourne plus rond. Je fais des cauchemars, des frites géantes viennent hanter mes nuits. Je vous fais remarquer, le taxi est équipé d'un filtre à air, vous comprendrez quand vous sortirez.

— Pierre-Henri, vous connaissez un petit bistrot sympa, qui fait hôtel par la même occasion.

Pierre Henri.

— Je vais boire ma flûte au Soleil Dort, à Villers-Mermery. Maurice le patron a de l'air filtré dans son resto.

Je regarde, le Soleil Dort n'est pas sur ma liste des commerces Bonus-Bus. Je pensais aller au "Fast bed" d'Épernay, ma foi s'il a un bon tuyau, je suis ouvert à toutes propositions. En payant le taxi, j'invite Pierre-Henri pour une petite flûte, il ne refuse pas. Au passage, sur les 12m et 18 pas qui séparent le taxi du café, je marche dans un smog incolore qui empeste la frite froide. Je demande à Maurice le patron, si c'est toujours comme ça l'air pur de la Champagne.

Le patron.

— Vous n'êtes pas du coin, vous, il y a 10 jours, on sentait encore l'odeur du ratafia, le premier jus du champagne.

Je passe commande.

— Comme nous parlons champagne, Maurice, servez-nous deux flûtes, s'il vous plaît.

Le taulier sort trois verres d'une boîte en osier, remplie de feuilles de vigne sèches. Il plonge sous le bar, extrait une bouteille de "Brouette et Plantons", millésime 2035. Les yeux de Pierre-Henri se sont allumés.

Pierre-Henri.

— Avec ça les gars on va voyager dans le temps ?

Le bouchon en forme de champignon laisse s'échapper une bouffée d'air de 2035, dans une sifflée longue comme une seconde de 28 ans. Doucement, le liquide s'ébat dans la flûte, les petites bulles scintillent comme des diamants, descendant vers mes papilles. Arrive Mlle Marie-Jeanne, qui, tout en saluant l'assemblée, sort de sa poche une coupe plate, montée sur un pied de cristal ciselé. Maurice le patron s'empresse de la remplir avec un tendre sourire. Elle lève sa coupe, et lui demande qui est le nouveau, en parlant de moi. Maurice le patron me questionne.

— Je ne sais pas, vous êtes touriste, négociant ou juste de passage.

— Je suis venu visiter la Champagne, j'ai un peu de vin dans le sang, mon grand-père était vigneron en Lavaux. Une région viticole de Suisse romande, qui comme la vôtre est protégée par l'UNESCO. Il produisait du chasselas.

— Chasse la soif, reprend en rigolant Pierre-Henri, le chauffeur.

Je demande au patron s'il connait le Lavaux.

— Oui, plusieurs caves suisses ont investi dans le coin et quelquefois on a partagé, ici sur cette table, une bouteille de St-Saphorin. Mais vous savez, les flacons à cul plat de 70cl n'ont jamais eu la cote, de ce côté-ci du Jura. Nous, on aime les formes plus prononcées, mais je l'avoue, il est buvable.

Pierre Henri.

— Moi, s'il n'y a pas de petites bulles qui me titillent les neurones, je ne peux pas. Si vraiment le roteux est hors de prix, je me rabats sur une bonne mousse, de nos amis belges voisins.

Je me lance dans le vif du sujet.

— Avec l'incendie de la friterie, vous n'avez pas peur de retrouver de l'huile de colza dans votre breuvage préféré ?

Mlle Marie-Jeanne me donne la réponse.

— Mon frère travaille pour les champagnes HLTL. Deux heures après l'incendie, des spécialistes sont venus prendre des mesures de la terre, de l'air et de l'eau. Les analyses sont rassurantes, l'avocat de HLTL les accompagnait pour certifier les résultats. Ensuite, le porte-parole des producteurs de champagne les a communiqués à la presse, avec l'aide d'une dizaine de responsables des relations publiques et de spécialistes venus des plus grandes universités. Ils ont tous un point commun, ils sont payés par la même boîte, HLTL.

— Vous avez l'air de bien connaître la situation.

Mlle Marie-Jeanne.

— Je suis la gardienne du phare de Verzenay. Depuis mon observatoire, je scanne les vignes et détermine le volume des récoltes. Pour établir une précommande de sucre et de levure, des composants

importants pour l'élaboration des champagnes.

Maurice le patron, ne dis rien, mais replonge sous le zinc pêcher une nouvelle bouteille de péteux, du "Docteur Ho", pas millésimé, du standard qui pétille. Pierre-Henri, joyeux comme les bulles, nous raconte.

— Hier, j'ai conduit dans mon taxi le vieil ingénieur agronome Charles-Edouard. Il avait rendez-vous chez le médecin. Sur la route, il m'a fait remarquer que cela fait déjà 15 jours sans pluie, c'est rare pour la région. Il habite entre les vignes et la forêt, les chênes derrière chez lui ont perdu toutes leurs feuilles, c'est une terrible sécheresse, m'a-t-il répété trois fois. Quand je l'ai ramené chez lui sur la colline, les équipes de HLTL collectaient les feuilles mortes de la forêt. La centaine d'employés portaient un masque et une combinaison blanche. Le vieux dans un éclair de lucidité m'explique que les polluants provenant de l'incendie se sont déposés sur les feuilles des arbres. Il faut enlever les feuilles polluées avant les prochaines précipitations. Pour les vignes, c'est différent, les feuilles ne protègent pas la terre, cette dernière est contaminée, c'est trop tard. Il faut attendre une vingtaine de mois, pour que la pluie nettoie la terre et pousse les polluants vers les nappes phréatiques.

Maurice le patron.

— Je le sais, cet incendie est plus grave qu'on ne le pense. Chez moi au Soleil Dort, le menu du jour est le moins cher de la région, les camionneurs de la friterie viennent souvent pour le casse-croûte. J'offre les pousses café, de la fine champagne de chez Wang. Ils discutent un peu plus fort, c'est de la bonne, celle à Wang. Mon oreille traîne parfois. J'ai entendu qu'ils faisaient des transports de déchets dangereux, cachés dans de simples barils. Ils étaient entreposés dans la halle des huiles usées, celle-là même, qui a brûlé.

Mlle Marie-Jeanne fait les yeux doux à Maurice, ce dernier disparaît encore une fois sous le bar, et nous attrape un "Baron Rouge", demi-sec. Il se fait tard, je demande à Maurice s'il a une chambre à louer. Il ne fait plus hôtel depuis longtemps, mais il y a des exceptions pour les amis. Je le remercie de sa confiance et je leur confie que je suis à moitié journaliste indépendant, cependant j'ai un penchant pour l'alcool local accompagné d'histoires rurales. Je demande à Maurice un nouveau flacon de champagne de son choix, mais issu de la culture alternative, j'ai le pressentiment qu'il va devenir rare.

Maurice le patron.

— Là, il faut que j'aille à la cave, en principe c'est des bouteilles que je ne montre pas. Mais puisque vous louez une chambre, je vais vous surprendre avec un "Mister Bangsi" millésimé 2058, une très bonne année. Ce sont des jeunes, des enfants de producteurs, ils récupèrent les petites grappes qu'on laisse pourrir sur les ceps, ils élèvent un vin mousseux surprenant, méthode ancestrale, vous m'en direz des nouvelles.

Mlle Marie-Jeanne.

— Demain à 13h, la confrérie de la flûte et de la coupe champenoise a convoqué la presse à Épernay, pour éclaircir la situation suite à l'incendie. Elle sera suivie d'une dégustation gratuite et d'une visite des caves HLTM.

COMME TOUJOURS.

Épernay. Une estrade est aménagée sur l'avenue du Champagne. Tout le gratin des bouchons qui font flop est là, on se salue, le sourire hypocrite est de rigueur. Je me suis mélangé à un groupe de touristes polonais, je passe inaperçu et j'observe l'assemblée. Le maire commence son discours, les principaux intéressés ont les yeux rivés sur leurs terminaux. Insensible au devenir de leur terroir, un des derniers accroché à ses traditions. Arrive le porte-parole de HLTL, un vrai Kent de chez Barbie, à la locution parfaite, il voudrait être président de la République, il le pourrait, mais ça ne paye pas assez.

Le porte-parole de HLTL.

— Chers vous, vous vous inquiétez de votre chère Champagne, notre belle région. Cette dernière pour la fin d'automne s'est drapée de ses couleurs d'or pour mieux nous plaire. Ce nom unique et protégé a subi une blessure, il y a dix jours. Du colza pressé et usé s'est enflammé, non loin de nos ceps vigoureux, heureusement libérés de leurs grappes nourricières par les vendanges récentes. Je vous rassure, le millésime 2063 s'annonce merveilleux à souhait, pour ceux qui pourront se l'offrir. Pour répondre à certaines craintes propagées par des éléments incontrôlés, je vais vous expliquer la répercussion de l'incendie sur notre industrie viticole. La terre de la Marne est formée de craie, ce qui la rend imperméable aux eaux de pluie, riche en métaux lourds. Depuis 10 ans, nous utilisons les gènes HB67ZF de vignes primaires qui sont insensibles aux graisses, et n'ont pas besoin de pollinisateurs pour nous offrir de belles grappes. Je suis d'accord, les abeilles n'ont pas complètement disparu, mais, comme vous le voyez, nous sommes prêts à leur éventuelle extinction. Cependant, nous avons pris le choix de ne pas produire de champagne en 2064, de laisser 12 mois au temps, pour éliminer ce mauvais souvenir. Nous allons attendre 2065 pour recommencer le cycle des vendanges et éliminer tous les doutes sur la qualité de nos breuvages. Nous avons décidé d'appeler cette année vierge qui s'annonce, 2064, le millésime des étourneaux. Nous nous sommes arrangés avec la direction de la friterie incendiée, elle est assurée chez Dark Waters. L'assurance compensera à 100% les pertes des vignerons affilés à notre confrérie et à 50% pour les autres. Je crois que nous avons de la chance, une année de vacances payées est devant nous. Voici la situation actuelle, si vous avez des questions, nous tenons le communiqué de presse à votre disposition.

La gent féminine, conquise par l'orateur, applaudit. Les maris actionnaires sourient de tout cœur, aux côtés de leurs épouses pour la photo. Avec Pierre-Henri, nous éclusons quelques flûtes offertes généreusement par la confrérie, nous partons en évitant la cohue qui se prépare à visiter les caves et ses milliards de bouteilles en stock. Arrivé au Soleil Dort, j'invite Pierre-Henri pour une flûte, il

refuse et repart de suite, sa dame l'attend pour le souper.

TROP FACILE.

Même décor, mêmes personnages, le comptoir du troquet ne connaît qu'un casting. Mlle Marie-Jeanne me demande, comment était la visite gratos de caves de Glandu et Glandu ? Au devoir de la décevoir, je lui dis mon horreur du tourisme de masse et mes idées malsaines concernant ces géants du luxe, qui n'ont jamais bu la flûte de chez Maurice, le patron. Ce dernier intéressé par mon opinion me demande si c'est la fin de la et du Champagne. Mlle Marie-Jeanne attentive est prête à sortir son mouchoir à dentelle, pour éponger ses larmes.

Je leur dis.

— Vous êtes comique, La Champagne était une des rares régions immaculées des accidents industriels. Bienvenue dans le club, diront les Bordelais (fuite radioactive de la centrale nucléaire de Blaye, le 22. 07.2055). Eux, leur pinard, c'est pour plusieurs centaines d'années, le millésime des étourneaux, Paix à leurs bouchons. Maurice tes bouteilles cachées vaudront bientôt de l'or. Entre nous, ils font une année blanche, sans élaboration de péteux, les prix explosent et leurs stocks s'envolent, c'est double bénéfice sans rien faire, Black Water paye les vacances. Il va s'écouler 22 mois avant les prochaines vendanges, l'attention créée par l'incendie va s'estomper et les vraies analyses vont se mélanger aux suppositions fantaisistes. La vérité écrite par les champagnes HLTL sera la seule à être reconnue. Il y a de fortes chances qu'on ne sache jamais ce qui a brûlé dans ces entrepôts et les saloperies qui se sont épandues sur le mont de Reims. Et entre nous, je vous déconseille la cueillette de champignons cet automne, par contre je vous conseille le chasselas, il est moins gras pour le foie.

PAS LA MER A BOIRE.

Je rentre à Genève et je vais directement à la rédaction, rendre compte de mes ressentis à Fatima.

— Dans ce monde où la moindre faiblesse de l'économie crée des ballottements dans les bourses, admettre que l'incendie d'une friterie industrielle a eu comme dommage collatéral la disparition du Champagne, correspond à tirer une balle dans un des moteurs de l'économie. Le monde se meurt, le luxe lui survivra, comme le dit le proverbe : quand le champagne coule à flots, tout va bien dans les capitaux. Je pense que ça ne sert à rien de tirer la sonnette d'alarme. La friterie, les déchets entreposés illégalement, le champagne et l'assurance appartiennent aux mêmes intérêts économiques. Je vais faire un papier sur la disparition des vignobles, faire remarquer que la diversité du pinard s'amenuise accident après accident. Peux être que ça sensibilisera les alcoolos.

GENÈVE, LE 3 DÉCEMBRE 2063

Pour parfaire un article sur les mégaentreprises qui écrasent insolemment l'économie locale avec

leurs franchises, je vais rencontrer Marcel Gagnaux, 92 ans, un ex-composeur de commande chez Mississippi groupe. Il a eu son heure de gloire, il y a quinze ans, en confectionnant la commande n° 10 000 000 000 000. Il a fait la une des journaux et il a eu droit à une retraite VIP dans une pension Mississippi. Son pensionnat est situé dans l'ancien immeuble du B.I.T. (Bureau International du Travail), à Genève, dans le quartier des institutions internationales. 35 000 J.R. (joyeux résidents), 470 cafés, 120 restaurants, un labyrinthe de couloirs qui sent bon le désinfectant. À l'accueil, une charmante humanoïde synthétique localise M. Gagnaux, il est sur la T. 28 H, autrement dit la terrasse du 28e, qu'on atteint avec l'ascenseur H. La T. 28 H est protégée du soleil brûlant de l'après-midi, par une canopée de feuilles et de fleurs en plastique. Une centaine de retraités et de retraitées profitent de l'ombre rafraîchie par les brumisateurs. Je reconnais facilement Marcel Gagnaux, il est le seul à être assis sur le siège orange des composeurs de commande, avec un grand M vert imprimé sur le dossier. Il a haussé son fauteuil pour voir par-dessus la barrière. Marcel Gagnaux a le regard perdu dans les gratte-ciel de la Genève internationale. Je lui pose la main sur l'épaule, il sursaute, je le rassure.

— Désolez de vous sortir de vos songes. C'est moi qui vous ai contacté la semaine dernière, pour un de mes articles. J'aimerais en savoir plus sur votre expérience professionnelle chez Mississippi. Vous êtes une des rares personnes qui a passé son existence au service de la même entreprise. D'une caresse sur son écran, son siège se baisse pour venir à ma hauteur.

Et Marcel Gagnaux me dit.

— Vous voyez ce siège de composeur de commande, c'est toute ma vie, 70 ans assis sur ce fauteuil roulant. La direction me l'a offert pour ma retraite, de toute façon le métal a pris mes formes et le tactile ne fonctionne plus qu'avec mes doigts. Par contre, l'option blocage w.-c. est encore en fonction, ce qui me permet de débrancher le micro d'écoute et la caméra de contrôle trois fois quinze minutes par jour, ma seule liberté.

Je lui demande ce qu'il a ressenti lorsqu'il a lu le numéro de la commande n° 10 000 000 000 000.

Marcel Gagnaux.

— Vous pensez que c'est le hasard qui a mis entre mes mains cette commande au chiffre magique. Ça fait longtemps mon petit gars que le hasard n'existe plus, non, ce sont leurs algorithmes qui ont trouvé le pigeon idéal.

— Qu'entendez-vous par le pigeon idéal ?

Marcel Gagnaux.

— Poussez-moi au coin de la terrasse, on sera plus tranquille pour discuter, c'est en plein soleil, mais j'ai de quoi se rafraîchir.

Nous allons à l'angle du promontoire, le dos face aux caméras de surveillance. D'une caresse sur

l'écran, une cavité du siège s'ouvre, il prend une bouteille de plastique remplie d'un liquide jaune orangé, il me la tend en disant.

Marcel Gagnaux.

— Goûte-moi ça mon gars. C'est du costaud, je l'ai fait il y a trois jours, avec le jus d'orange du petit déjeuner et de la levure, c'est le garçon de service qui me la vend. Avec la chaleur qu'il fait dans nos chambres, la triple fermentation est au top. Mon jus doit approcher les 80°, alors petit fais gaffe, ça déboucherait un chiotte.

— Marcel, je peux vous appeler Marcel ?

Marcel.

— OK c'est bon pour moi.

Il enclenche la fonction w.-c. de sa chaise.

Marcel Gagnaux.

— Personne ne nous surveille, nous avons quinze minutes pour discuter et vider mon flacon.

— Vous me disiez que vous êtes le pigeon de la farce.

Marcel Gagnaux.

— J'ai travaillé 70 ans pour Mississippi, 12 heures par jour, 340 jours par année. J'ai passé la plus grande partie de ma vie sur ce siège à composer des commandes. Tu vois mon gars, je le regrette maintenant, je n'ai pas profité des merveilleuses choses que la terre nous procurait. Avec ou sans fauteuil, le travail intensif est un handicap.

— C'est le parcours d'un peu tout le monde, cela ne fait pas de vous un pigeon, pour autant.

Marcel Gagnaux.

— Il y a 30 ans, ma femme Yvonne travaillait pour la NGT (Nano Genetic Tech) on ne sait comment, des nanoquartz se sont introduits dans son corps et détruit son système lymphatique. Les assurances ne couvraient pas encore les nanomaladies. Nous n'avons pas réussi à prouver que les nanosquartz provenaient de son entreprise. Pourtant à cette époque, la Nano Genetic Tech était la seule à en produire, mais le brevet n'avait pas encore été déposé. Cette saloperie a fini dans le corps de ma femme avant de finir en bourse. Yvonne est restée 5 ans aux soins intensifs. J'ai vendu notre appartement et Mississippi m'a octroyé un prêt à 1%, quelle bonté ce système de porc. Il me reste encore 18 mois à payer. Les algorithmes savent bien que les petites histoires, à premières vues anodines, peuvent faire trembler la base des colosses. Ce n'est pas l'argent que je leur dois qui importe, c'est le principe. Miner par la vie, soutenu par Mississippi jusqu'au bout, c'est hélas la seule trace que je laisserai.

Nous reprenons une grande lampée de son schnaps, quelques larmes fuient de ses yeux, je lui dis.

— Effectivement, c'est goûteux votre schnaps, ça fait dresser le poil.

Marcel.

— Tu verras, ça monte vite à la tête, ça fait du bien, c'est le seul secret qu'on a le droit de garder et que tout le monde connaît dans la pension.

— Marcel, Mississippi est un des groupes les plus puissants de la planète. Vous avez participé à cette ascension, quel enseignement en tirez-vous.

Marcel.

— Pour sûr je les connais bien, j'ai été le premier composeur de commande engagé par Mississippi, bien avant qu'il ne devienne un groupe. Au début, il vendait des livres de seconde main, il fallait les trouver dans des kilomètres de couloir, des millions de titres. C'est moi qui ai modifié la première chaise à commande, j'ai gonflé le moteur et installé le GPS. Je gagnais jusqu'à 30% de temps sur une commande. Je dépensais les minutes gagnées en lisant livre sur livre, des fois cinq par jour. Moi qui n'ai jamais fait d'étude, j'ai rattrapé mon retard, je voyageais dans les sciences et l'histoire depuis ma chaise.

— Marcel, pour quoi n'avoir pas essayé de monter dans la hiérarchie de Mississippi, votre ancienneté de service est exemplaire.

Marcel.

— Riche de mes lectures, j'ai bien compris le profil de mon boss, c'est le pouvoir qui l'intéresse, toujours en équilibre entre nos droits et sa vision du monde. Consomme si tu es un homme, si tu ne le fais pas, tu n'en seras pas un. C'est le chantre de la croissance intelligente, il s'est imprégné des concepts communisme du siècle dernier, il a transformé les foules en camarades consommateurs pour conquérir le monde. Il n'est pas le seul. Aujourd'hui, 10 entreprises fournissent 98% de nos besoins et services. Ce sont eux qui nous contrôlent et organisent nos vies. Les algorithmes construits par eux travaillent pour eux, nous ne sommes plus des numéros sur une liste sans fin, ils se nourrissent de nos émotions et de nos désirs pour façonner leur futur économique. Nos sentiments sont numérisés, analysés et servent de carburant à l'économie.

— Il n'y a pas de mal à cela.

Ma réflexion l'irrite.

Marcel.

— Ces 10 majors ne se contentent plus de nous surveiller et de commercialiser nos émotions, depuis quelques mois ils manipulent nos envies, pour asseoir leurs contrôles sur nos vies. Regardez, dans cette pension aseptisée, où tout semble rose et bleu pâle. On me laisse boire mon schnaps élaboré dans ma

chambre. Le jus d'orange est tellement chimique, qu'il me fout la chiasse, je remplis 5 couches par jour, mon estomac est devenu une passoire, trouée par les super vitamines. Plus de la moitié des pensionnaires sont dans cette impasse. Environ 300 000 couches sont utilisées par jour dans cette pension, le groupe Mississippi possède 47 000 pensions. Je ne te dis pas que c'est Mississippi qui les livre. Si on nous nourrissait bien avec un bon coup de rouge deux fois par jour, je ne m'amuserais pas à distiller en cachette dans ma chambre ce tord-boyaux et nous n'aurions pas la chiasse perpétuelle. Mais des personnes bien pensantes ont estimé que l'alcool est mauvais pour les vieux, ça les transforme en mauvais consommateurs. Comme je te le dis, je suis un pigeon idéal, je ne vis plus, je ne suis qu'un légume intellectuel, je n'ai plus aucun pouvoir de décision sur ma vie, je voudrais me suicider, mais contre ma volonté on me force à vivre, car en chiant toutes les 3 heures dans mon froc ça rapporte du fric.

— CQFD, je lui réponds.

Marcel.

— Le système est en bout de course, ils possèdent déjà tout. Les multinationales, pour défoncer le mur qui bouche leurs horizons, ont deux solutions. Elles s'unissent pour prendre le pouvoir pour dessiner un nouveau modèle économique adapté à leurs actionnaires, ou elles se battent entre elles dans une lutte sans merci, pour que le plus fort d'entre eux rajoute un étage au sommet de la pyramide du capital, déjà bien haute. L'immobilisme économique est leur pire ennemi.

Une musique légère suivie d'un jet de parfum lavande, annonce la mise en service du micro et de la caméra de surveillance, déjà 15 minutes que nous discutons. Marcel met son doigt devant la bouche, il me fait un clin d'œil, me montre son écran, c'est l'heure des pilules. Il boit une dernière lampée et m'invite à revenir quand je veux.

LE COURRIER DE NUIT.

Ce soir lors du conseil de rédaction quotidien, Fatima, notre rédactrice en chef nous annonce.

— Comme vous le savez, il n'y a plus d'argent sur nos comptes. Nous existons grâce aux soutiens de généreux mécènes. Les classes moyennes et populaires qui nous lisent n'ont plus les moyens de se payer le Courrier de Nuit. 90% des exemplaires sont volés, ce qui nous donne l'élégance d'être le média le plus lu de la ville. Ces 24 derniers mois, les principaux titres de l'association des libres rédacteurs ont été rachetés par TaTa.com. Nos dernières belles plumes tombent les unes après les autres, les canards que nous lisons sont gavés de publireportage et de fake news. Je vous invite à inventer la façon de penser à demain, l'information libre ne peut disparaître, on a un héritage à perpétuer. Encore une chose, lundi 22 décembre prochain, c'est la remise du prix Nobel de la Paix 2063, si quelqu'un veut passer une heure supplémentaire non payée à la cafétéria en ma compagnie, j'amènerai un thermos de café chaud.

L'ORANGE.

Nous discutons entre nous, les idées fusent, les voix s'échauffent, si 9 journalistes n'arrivent pas à discuter dans le calme, la stérilité prend le dessus. On connaît trop ça, avec mon ami et collègue Marco, nous les quittons pour aller nous boire une bière à l'Usine. C'est mercredi 20h, l'heure des manifs, Genève la rebelle n'a pas eu le courage d'enfermer tous ses contestataires. Une fois par semaine, la municipalité autorise la population à se réunir en nombre pour dénoncer ou défendre une cause. Ce soir, c'est les antinucléaires de Contratom qui défilent, des utopistes qui exigent que des compteurs Geiger soient installés dans les marchés bio. Une exigence difficile à obtenir, quand on sait que l'oncologie représente 60% des bénéfices du géant de la pharmacie Hoffgirl Thestone. Nous les accompagnons sur quelques centaines de mètres par solidarité, avant l'inévitable collusion avec les forces de l'ordre. Les flics grassement payés n'attendent que ça, c'est devenu un rituel, ce n'est plus drôle, mais ça crée des emplois et du contenu pour les médias, donc c'est bon pour le système. On bifurque sur la droite juste avant l'arrivée des gaz lacrymogènes. On court se réfugier à l'Usine. Comme tous les soirs, l'Usine est pleine à craquer, devant une bonne mousse, nous discutons de l'avenir, Marco m'annonce.

— J'ai les boules, ce monde de merde me bouffe, tu bosses comme un chameau, t'es payé au lance-pierre. Hier, la Grande Catherine est venue me dire bonjour, dans ma chambre de l'appart communautaire des Pâquis, je lui contais fleurette, j'avais sorti le grand jeu : Prosecco et cacahuètes. J'avais mis sur ma vieille platine un vinyle de Électrique Light Orchestra, pour te dire. Alors que je lui expliquais la septième symphonie de Kamasoutra, je vois que mon voisin avait percé notre mur commun, pour y foutre une nanocaméra. Bon s'il veut se branler dans son coin c'est son affaire. On n'est pas tous clean dans ce bas monde. Mais ce matin en buvant mon café, en compagnie de la Grande Catherine, je branche l'écran mural, je nous vois nus comme des vers, le visage flouté, dans une pub religieuse qui dénonce la luxure. Putain, ce con de voisin avait déjà vendu les images. Pris de colère, je lui ai défoncé la porte, et j'ai vidé la cafetière sur sa tête. Du café à Ahmed, il fallait vraiment avoir la rage pour gaspiller ce breuvage. Bon il était chaud, maintenant je suis grillé, je ne peux retourner à l'appart communautaire, il a juré de se venger. Sur les réseaux, j'ai appris qu'il s'occupe de ressources humaines pour TaTa.Com. Même si j'ai loué la chambre au nom de la rédaction, il a le bras long dans les clouds et je sens qu'il est du style, la vengeance est un plat qui se mange froid. Alors nous avons décidé avec la grande Catherine de partir à Goa en Inde, on y va chaque année en hiver, cette fois-ci on reste là-bas. On s'installe et j'ouvre un coffee shop à Anjuna et on verra pour la suite.

— Tu nous laisses tomber, alors que c'est justement maintenant, qu'il faut unir nos visions, écrire nos mots les plus forts, comment le monde va exister, si les journalistes doivent écrire a l'encre bleue sur du papier bleu.

Marco

— T'inquiètes, ce n'est pas tes brouillons pleins de fautes d'orthographe qui vont changer le monde, il changera tout seul. Je crois que je vais appeler mon coffee shop "l'Orange", c'est discret. Vous serez, toi et

les tiens, toujours les bienvenus. Et tu sais Goa, c'est l'endroit de repli idéal pour échapper aux tourbillons des événements. On se refait une bière, tout en évoquant nos souvenirs passés. Puis il se lève et me serre la main, et part préparer ses affaires. C'est un têtu. Quand il a fait un choix, personne ne peut le changer. Je décide de rentrer à pied, je prends le chemin forestier qui longe le canal du Rhône. Le solstice d'hiver est pour demain, les thuyas qui végétalisent les berges sont tout le temps verts. C'est déprimant, les saisons n'ont plus de couleur, tout est uniforme de janvier à décembre. Peut-être que Marco a raison, il n'y a plus rien à sauver de la folie humaine. Un vent fort du sud se met à souffler, la poussière forme des mini-tourbillons sur le chemin, je joue à les éviter. Mi-danseur, mi-toréador, je tutoie Éole, je lève les bras et tangue du bassin. Des gamins protégés dans les thuyas me filment et rigolent. J'esquisse un dernier cyclone nain et dans une révérence, digne de d'Artagnan, je leur dis au revoir, sous leurs applaudissements.

Copyright JJKPHOTO.CH